L’iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE PLUVIER-CALADRE.

(*Le Rayonnement Intellectuel*, mars-avril 1930)

I. Le Caladre dans la Nature

Au témoignage de Buffon et de Cuvier, le Caladre des Anciens et des symbolistes chrétiens d’autrefois n’est autre que le *Charadrius Pluvialis* des naturalistes, le pluvier de nos campagnes occidentales, principal type d’une famille de volatiles qui comprend notamment encore, en Europe, le *Charadrius hiasticula* et le *Charadrius morinellus*. D’autres variétés existent au Sénégal, en Amérique et aux Iles.

Les auteurs du Moyen-Âge appellent aussi l’oiseau légendaire : *Charadrion, Charadios, Kaladrius, Kladrius, Caladrio*, et plus souvent encore, en français primitif, le *Caladre* (Fig. I). Et ce dernier nom est cause que plusieurs auteurs modernes, comme L. Cloquet[1] et le bon héraldiste Gévaert[2] l’ont confondu avec la vulgaire alouette qui, dans plusieurs patois campagnards de France, est appelée « la Calendre ».

Fig. I. Le Caladre, d’après une broderie en lamé du XIIIe siècle.

La principale singularité du pluvier, c’est d’avoir durant l’été un plumage tout différent de son plumage d’hiver : en cette dernière saison, il a la tête et le dos roux, striés de noir et de jaune, le jabot gris et le ventre blanc ; en plein vol, et vu d’en-dessous, il semble tout blanc. En été, son dos ne change pas, mais la partie

[1] L. Cloquet, *Éléments d’Iconographie Chrétienne*, p. 306.
[2] Gévaert, *L’Héraldique*, p. 56.

inférieure de sa tête, son cou, son jabot et son ventre sont noirs[1]. Je ne connais aucun symboliste ancien qui ait tiré parti de cette suggestive métamorphose.

II. Le Caladre dans la symbolique du Moyen-Âge

Si le Caladre-pluvier est entré dans la faune emblématique du Christ, ce n'est pas tant parce qu'il appartient au groupe des petits échassiers vermivores, qu'en raison des précieuses vertus dont l'imagination des Anciens l'ont doté, et dont l'une, si l'on en croit Aristote[2] et Elien[3], lui reconnaissait le privilège de pouvoir, par un simple regard, guérir l'homme de la jaunisse, ce que répétèrent après eux le Physiologus saint Épiphane, et plus tard, Suidas[4].

Au XIIIe siècle, Vincent de Beauvais et les auteurs des derniers Bestiaires répétaient encore la même invention.

Une autre illusion, prise aussi dans Elien, est ainsi résumée par Honorius d'Autun, qui écrivit dans la première moitié du XIIe siècle :

« Il y a un oiseau appelé Charadrius qui permet de deviner si un malade échappera ou non à la mort. On le place près du malade ; si le malade doit mourir, l'oiseau détourne la tête (Fig. II) ; s'il doit vivre, l'oiseau fixe son regard sur lui, et, de son bec ouvert, il absorbe la maladie (Fig. III). Il s'envole ensuite dans les rayons du soleil, et le mal qu'il a absorbé sort de lui comme une sueur. Quant au malade, il guérit[5] ».

Fig. II. Le Caladre abandonne le malade.
Enluminure d'un Bestiaire de l'Arsenal, XIIIe siècle.
Après, C. Cahier, in *Mélanges Archéologiques*, t. II, pl. XIX, F.

[1] Voir J.-B. S. *Tarif-Album de la Manufacture d'Armes et Cycles de St-Etienne*, 1906, n° 58, belle planche et texte.
[2] Voir Aristote, *Hist. anim.*
[3] Elien, *De Animalibus*, XVII, 13.
[4] Suidas, *Lexic.* verbo *Icterus.*
[5] Cette scène est représentée notamment dans les vitraux des cathédrales de Lyon et de Bourges.

Fig. III. Le Caladre guérit le malade.
Vitrail de la Cathédrale de Lyon (XIIIe siècle).

« Le Charadrius blanc, c'est le Christ, né d'une Vierge. Il s'est approché du malade quand son père l'a envoyé sauver l'humanité. Il a détourné son visage des Juifs et il les a laissés dans la mort, mais il a regardé de notre côté et il a porté notre infirmité sur la croix. Une sueur de sang a coulé de lui, puis il est remonté vers son Père avec notre chair et nous a apporté le salut à tous[1] ».

Quelque cinquante ans plus tard, Guillaume de Normandie disait à son tour dans son langage des temps héroïques :

Quant hom est en grant maladie	Quand l'homme est en grande maladie,
Que l'en deispeire de sa vie,	Que l'on désespère de sa vie,
Donc est cil oisel aporté :	Cet oisel est donc apporté :
Se il deit estre conforté	S'il doit être réconforté (guéri)
Et respasse de ce malage,	Et revenir de ce malaise.
L'oisel li torne le visage	L'oiseau tourne vers lui son visage
Et trait à sei l'enfirmité ;	Et tire à soi l'infirmité ;
Et s'il ne deit aveir santé,	Mais s'il ne doit avoir santé,
L'oisel se torne d'autre part ;	L'oiseau se tourne d'autre part ;
Ia ne fera vers lui regart.	Et jamais plus ne le regardera.
Ore est reson que ie vous die	Or c'est raison que je vous dise
Que cest blanc oisel senefie ;	Ce que cet oiseau blanc signifie :
Il senefie, sanz error,	Il représente, sans erreur,

[1] Honorius d'Autun, *Speculum Ecclesiæ*, traduction d'Émile Mâle, in *L'Art religieux du XIIIe siècle en France*, p. 57-58.

Ihesu-Crist, notre Sauveor.	Jésus-Christ, notre Sauveur.
.....	.....
I cest verai kaladrius,	C'est lui le vrai Kaladrius,
C'est nostre Sauveor Ihésus[1]	C'est notre Sauveur Jésus[1].

Fig. IV. Le Caladre, d'après un document médiéval. Après, L. Cloquet, *Essai sur la décoration architectonique*, in *Revue de l'art chrétien*, année 1901, p. 398.

À son tour, un autre Bestiaire du XIIIe siècle, de la Bibliothèque parisienne de l'Arsenal, s'exprime ainsi :

« Caladres porte la semblance de nostre Seignor Ihésu Crist,	Le Caladre ressemble à Notre-Seigneur Jésus-Christ,
qui est blans et nulle noireté n'a en lui.	qui est blanc et n'a nulle tache en lui.
Cil qui ne fist onque pécié, ne en qui bauche nule vais die ne fu trouvé,	Celui qui ne commit aucun péché, ni en qui nulle fausseté de bouche ne fut trouvée,
vint de ses sains ciels à l'enferme pople iuis.	vint des saints cieux vers l'infirmité du peuple juif.
Il tome d'els sa face pour la mécréance et torna ses ex à nos Gens et osta totes nos enfermetés et nos péchiés quant il fu levé en crois[2] ».	Mais il détourna d'eux sa face à cause de leur mécréance et la tourna vers nous, Gentils, et nous ôta toutes nos infirmités et nos péchés quand il fut élevé sur la croix[2].

On retrouve le même thème dans Hugues de Saint-Victor[3], dans Vincent de Beauvais[4] et dans Brunetto Latini[5].

Tout naturellement un rapprochement se fit dans la pensée des mystiques entre cet Oiseau-Christ qui guérissait les maladies du corps et de l'âme par un seul regard de bonté et cet autre emblème du Christ en croix, le Serpent d'airain que Moïse, sur

[1] Guillaume de Normandie, *Le Bestiaire divin*, Ms. Bibl. Nation. fonds français n° 7268 [3] A [3] - et *Bestiaire divin de Guillaume, clerc de Normandie*, chap. V. (de Caladrio), éd. Hippeau, p. 205.
[2] *Bestiaire de l'Arsenal*, ap. Ch. Cahier, in *Mélanges archéologiques*, t. II, p. 129.
[3] Hugues de Saint-Victor, *Institutiones monasticæ*, t. II, 430.
[4] Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, liv. XVI, chap. 123.
[5] Brunetto Latini, in *Trésor de toutes choses*.

l'ordre du Seigneur, fit élever dans le désert, en face du pays d'Édom, et qui guérissait de la morsure brûlante des serpents quiconque le regardait[1] (Fig. V).

Fig. V. Le Caladre, d'après miniature d'un *Bestiaire divin* de Guillaume de Normandie, fin XIIIe s. Ap. *Revue de l'art chrétien*, janv. 1901, p. 33.

Écoutons à ce sujet Guillaume de Normandie :

Aussi comme Moyses aveit	Aussi comme Moïse avait
Drecié le serpent el désert,	Dressé le serpent au désert,
Ausi coveneit en apert	Il convenait apertement
Le fiz de fame estre essaucié	Que le fils de la femme fut exhaussé
Et en la sainte croiz drecié[2].	Et sur la sainte croix dressé[2].

Et d'autres, transportant la scène du Caladre dans le domaine spirituel, établirent aussi un parallèle entre l'oisel au regard sauveur et le Sauveur en croix, au visage tourné vers le Larron repentant dont l'âme reçoit ainsi le don de la vie éternellement heureuse, alors que l'autre larron reste voué au sort mérité qui l'attendait.

D'autres encore, tels saint Épiphane[3] et Ponce de Léon[4], virent dans le Caladre l'emblème tout naturel de la prescience du Christ qui connaît la destinée des âmes, comme le Caladre celle de la santé des corps.

S'appuyant aussi sur les illusions des Anciens, de nombreux auteurs du Moyen-Âge rapprochent le Caladre du Sauveur par la propriété qu'aurait cet oiseau merveilleux de rendre aux hommes la claire vision des choses en guérissant

[1] Moïse, *Livre des Nombres*, XXI, 6-9.
[2] Guillaume de Normandie, *Le Bestiaire divin*, V, *de Caladrio*, éd. Hippeau, p. 207.
[3] Saint Épiphane, *Œuvres*, p. 221.
[4] Ponce de Léon, in *Notis ad Physiologum*.

radicalement les maladies de leurs yeux ; de même, disent les mystiques, le Christ dessille les yeux des âmes.

Un manuscrit médiéval de Rouen prétend même que la manducation du poumon du Charadrius est merveilleuse et souverain remède à l'encontre des « occuretés » des yeux[1] alors que Philippe de Thaun, suivi par le *De Naturis rerum* que cite Vincent de Beauvais, prétend que cette guérison s'obtient par le moyen d'un onguent fait avec la moelle du fémur de l'oiseau. Et mieux encore, ou pis, le *Bestiaire arménien* du XIIIe siècle dont la traduction a été publiée par le savant jésuite Ch. Cahier, prétend irrévérencieusement que le précieux onguent n'est autre que l'ordure du bon Charadrius[2]. Que penseraient les jolis pluviers qui « vérotent » en nos prairies sous la splendeur des clairs soleils, s'ils connaissaient un pareil désaccord. Mais au-dessus de ces naïvetés des doctes d'autrefois, et par ces naïvetés elles-mêmes, un fait incontestable apparait encore une fois de plus : la préoccupation constante chez eux de trouver en de très longues séries d'êtres et de choses, l'image emblématique du Christ bienfaisant ; et c'est pourquoi, soit qu'il ait été censé assister et guérir le malade en l'état général de sa santé, ou lui rendre seulement le clair usage de ses yeux, ils avaient fait du Caladre l'un des emblèmes de Amour[3]..., de l'amour compatissant du cœur de Jésus-Christ.

III. L'Iconographie du Caladre

Toutes les images médiévales qui représentent le Charadrius nous montrent un oiseau étrange dont la queue se prolonge souvent d'une manière inquiétante, à la manière de celle des reptiles (Fig. 2, 3, 4, 5), et dont souvent aussi la tête s'orne d'une paire de cornes (Fig. 1, 2, 4, 5, 6).

Fig. VI. Le Caladre d'après enluminure marginale
d'une page manuscrite du XIVe siècle.

Il est très possible que le caractère serpentiforme de la queue du Caladre soit une allusion au rapprochement qui a été fait entre lui et le Serpent d'airain, et que les cornes soient l'emblème de son pouvoir très grand. Nous avons vu en étudiant le symbolisme du Bélier que dans toutes les emblématiques sacrées des cultes anciens, et depuis plusieurs millénaires, la corne a été l'un des idéogrammes de la puissance. L'art chrétien et les textes liturgiques des rites latin et grec ont consacré l'usage de cette antique image artistique et littéraire de l'idée de puissance. Or,

[1] *Ms. de Rouen*, Ap. C. Hippeau, *op. cit*. p. 91.
[2] Cf. Ch. Cahier, in *Nouv. Mélanges Archéologiques*, an. 1874, p. 121.
[3] Cf. Mgr. Barbier de Montault, *Traité d'Iconographie Chrétienne*, t. I, p. 129.

dans le Caladre en tant qu'emblème de Jésus-Christ, nous ne saurions que trouver parfaitement opportunes ces deux évocations du Serpent d'airain qui guérissait les hommes, et de l'idée de puissances divinement bienfaisantes.

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

ORLY (Seine).

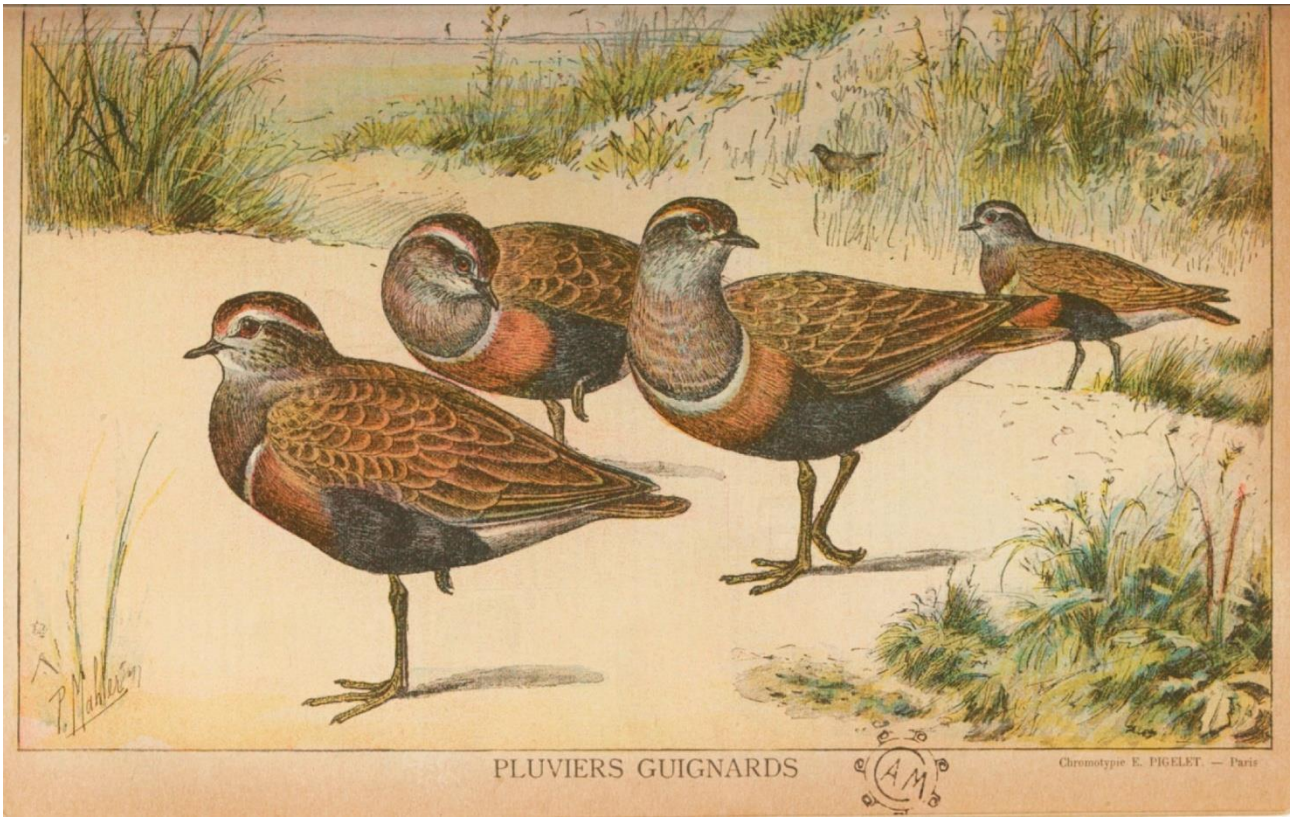
DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 2, note 1 : Chapitre I - *Le Caladre dans la Nature*.

J.-B. S. : « Le pluvier guignard ». *Tarif-Album de la Manufacture d'Armes et Cycles de Saint-Étienne*, n° 58, 1906, BNF.

Encart n. p. entre les pages 284-285.

1/2



P. 284 bis.

LE PLUVIER GUIGNARD

Le pluvier guignard est le plus beau de la famille. Son plumage, comme on peut le voir par la belle gravure ci-contre est un mélange des plus belles couleurs.

Mais nous ne le voyons pas toujours ainsi. En hiver, il n'a pas cette bande blanche qui orne si bien sa poitrine, la bande noire disparaît également et ses couleurs ternissent.

Il a à peu près les mêmes mœurs que le pluvier doré, sauf qu'il préfère plutôt les grandes plaines arides et pierreuses aux marais ou aux terrains humides. C'est là qu'on le rencontre à l'automne et au printemps par petits vols ou famille.

Mais ils ne sont pas très abondants. On peut dire que c'est plutôt un gibier de hasard ; autrefois on en voyait davantage et on ne sait réellement à quoi tient cette diminution. Serait-ce à la chasse effrenée qu'on leur faisait dans la Beauce qui était en France leur résidence de prédilection ? Cela doit, en réalité, y être pour quelque chose bien que le pluvier guignard ne soit chez nous que de passage.

C'est un gibier exquis, et en cela, il vaut mieux que le pluvier doré qui est un mets recherché. C'est cette valeur culinaire qui lui a été surtout nuisible et c'est à lui que Chartres doit la renommée de ses pâtés.

« C'est sa gloire qui l'a perdu, dit Toussenel. Tous les pâtissiers de Chartres et des environs étaient devenus chasseurs. Il a dû alors chercher son salut dans la fuite et abandonner un pays où décidément on l'aimait trop ».

Il court sur le pluvier guignard pas mal de légendes. Les uns disent que cet oiseau imite les mouvements de l'homme. Un autre dit qu'il singe l'oiseleur et en contrefait les gestes par esprit de moquerie.

D'autres disent qu'il imite l'homme pris de vin et qu'on peut l'approcher en simulant les allures d'un *pochard*.

Tout cela nous paraît devoir être relégué chez les fabulistes. En tous cas, ceux de nos compatriotes qui auront la chance de tomber sur les guignards pourraient s'assurer de la véracité de ces récits. Si toutefois les oiseaux veulent bien s'y prêter, ce que nous ne croyons pas, bien qu'ils ne soient pas très méfiants.

Il est en effet assez difficile de les approcher, ils viennent bien au sifflet et aux montres empaillées, lorsqu'on en touche un, les autres reviennent tournoyer autour du blessé avec un acharnement qui leur est souvent fatal, car cela permet de les fusiller jusqu'au dernier.

On se plaint de leur disparition, mais réellement, il faut avouer que ces braves oiseaux y mettent aussi de la bonne volonté.

J.-B. S.

P. 285 bis.